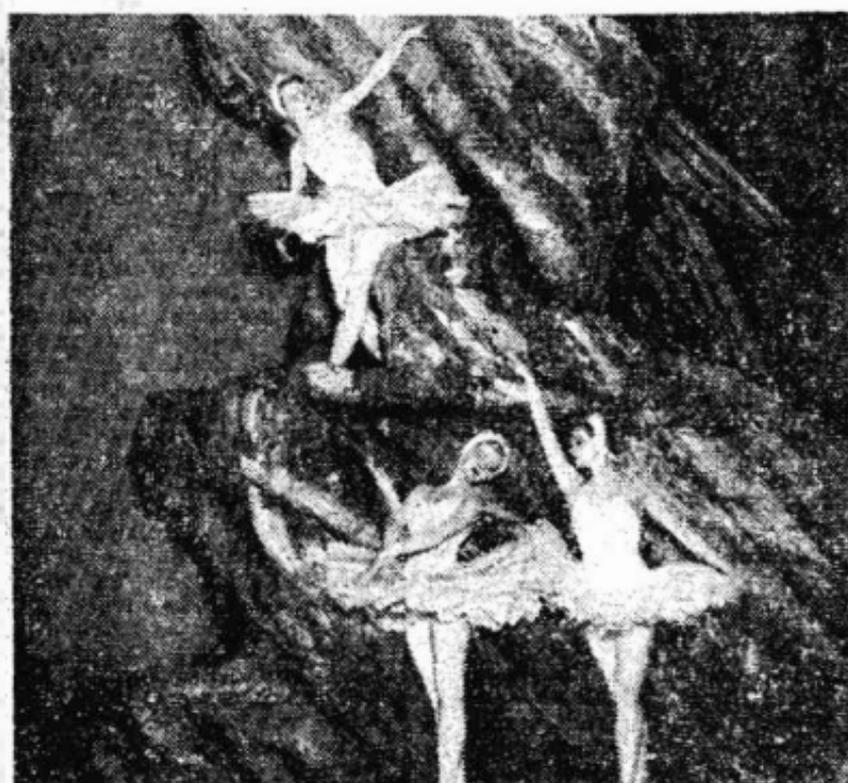


LES BALLETS SOVIÉTIQUES

par Victoria ACHÈRES



Une scène de « Lac aux cygnes ». (Photo Lipitzki).

UNE compagnie soviétique nous arrive de Moscou.

Elle présente pour nous cet intérêt d'être une manifestation, dans le domaine chorégraphique, des principes que Stanislavski avait élaborés et appliqués dans le domaine dramatique. C'était la une tentative de rénovation de la danse, un prolongement, en quelque sorte, des idées de Diaghilev, qui avait proué la fusion de trois éléments spectaculaires : la danse, la musique et le décor.

C'est dans ce même sens qu'il convient d'interpréter les tendances de Nemirovitch-Dantchenko et celles de Victoria Kriger, qui, après avoir créé chacun sa troupe, trouverent plus efficace de procéder à leur fusion.

Quelques années après ce fut la réunion des deux scènes, celle de Stanislavski et celle de Nemirovitch-Dantchenko.

La compagnie est actuellement dirigée par Vladimir Bourmeister et la qualité du spectacle qu'il nous propose au Théâtre du Châtelet, suffit amplement à justifier sa réputation.

Car c'est une troupe excellente que celle qu'on nous a présentée, mais il s'agit de dissiper l'équivoque qui pèse sur cette manifestation et qui laisse penser à une déconvenue d'annonceur. La mariée, parait-il, n'est pas assez belle au gré de certains. A quelles révélations s'attendaient-ils donc ? Un ballet romantique vaut un autre ballet romantique, et Giselle vaut le Lac : l'un et l'autre sont nourris de convention propre à leur temps. Le maître de ballet du Théâtre Stanislavski, et c'est là un de ses mérites, a épuré la version antérieure.

Des griefs sont formulés, et avec raison, quant à la qualité des décors, et des costumes. Ce n'est point une surprise. Nous avons assisté aux présentations des films sur les ballets soviétiques, nous connaissons donc le peu de vertu de leur cadre.

C'est une insuffisance, mais elle est aisément réparable dans les conditions de travail créateur qui sont celles de cette troupe. De toute manière ce n'est pas une raison pour porter des jugements excessifs et bruler avec une telle aisance ce qu'on a adoré tout récemment encore.

Mais venons-en à ce qui fait plus particulièrement l'objet de cette chronique.

Nous sommes en présence d'une troupe pour qui le souci de la perfection technique est primordial ; il en résulte une virtuosité rare, une apparente facilité qui, en fait, sont le fruit d'un long et assidu travail, d'une conscience professionnelle qui se manifeste dans chaque geste, fut-il exécuté par un grand ou par un petit emploi, d'une intelligence des rôles très aigüe, et qui accorde suivant le principe de Stanislavski une importance réelle à la mimique.

Les danses sont réglées avec une minutie extrême et digne d'être prise en exemple. Les évolutions des ensembles le sont tout autant. C'est là le fait d'une organisation et d'une économie des plus efficaces, mais c'est aussi le fait d'un accord parfait entre le chorégraphe et les exécutants.

Si une large part de cette réussite vient de l'esprit, au souci de recherche, il importe de ne point négliger les apports traditionnels. Les uns et les autres ne sont point apparents, ils se fondent en un tout harmonieux. Ils sont à l'origine d'une esthétique nouvelle, pleine de piqueur et d'efficacité.

Un mot encore pour les protagonistes : louer la virtuosité, la prestesse et l'élégance de leurs évolutions peut sembler un lieu commun tant leurs qualités sont grandes. Cependant on ne passera pas sous silence l'admirable jeu de bras de Violetta Bout, l'élevation de Sviatoslav Kouznetsov, les qualités, à la fois de danseur et de mime de Vladimir Tchiquirev, l'élégante et vigoureuse discipline du corps de ballet.

LES DISQUES par Paul GRANGEON

VARIÉTÉS

UN des meilleurs disques de jazz publiés ces temps-ci est certainement le Fats Waller à Londres (La Voix de son Maître FELP 133) qui contient plusieurs morceaux inédits et mérite de prendre place dans une anthologie. S'il est surtout connu comme un incomparable pianiste (voir dans cet enregistrement les morceaux dans lesquels Fats tient la partie de piano : A Tisket a Tasket, Music maestro please, The Flat foot floogie, Pent up in a Penthouse) Fats Waller fut aussi un organiste extraordinaire. L'instrument, pourtant, semble s'accommoder mal avec le jazz. Le génie de Fats Waller lui permit cependant de maîtriser l'orgue comme il maîtrisait le piano. C'est le même style, ample, solide et sensible, avec un emploi judicieux des basses et de larges phrases puissantes et régulières, débordantes de vitalité. Dans Ain't misbehavin, il semble à porter à l'orchestre. Mais ses solos d'orgue, en particulier Go down Moses, Swing Low, Sweet Chariot, Water boy sont de pures merveilles. Le soin apporté par les techniciens de Pathé-Marconi au repiquage donne toute sa valeur à cet enregistrement exceptionnel.

DEUX nouveaux venus au disque. Deux garçons qui interprètent, avec leur guitare, bien sûr, leurs compositions. L'un est Jean-Pierre Hébrard. Ses « chansons du Quartier Latin » (Qu'est-ce qui fout ton prof ? T'es trop gentille, Les pigeons de Saint-Merri, Noël aux Indes) sont issues d'une veine fraîche et jeune. (Acropole SDE 40.021). L'autre est Willy-Pierre, qui écrit de bonnes chansons, lui aussi, d'où la poésie et la gaieté parisiennes ne sont pas absentes (Rêve de Vagabond, Titi de Paris, Hymne à Notre-Dame, 'Enfant de Bohême) (Decca EFS 450.566). Tentatives sympathiques. Ces deux-là n'arrivent pas avec l'intention de vouloir tout casser, et il n'y a pas pour eux de flans flans publicitaires. Il leur reste évidemment un gros travail de rodage et de mise au point de l'interprétation à accomplir. Mais enfin, le talent, et c'est l'essentiel, est là, saut-jocent. Il ne lui reste qu'à s'affirmer. Aussi attendons-nous avec intérêt leurs prochains disques.